

## **Le désir de considération et de reconnaissance dans le dialogue fraternel\***

Il nous est difficile de comprendre le caractère exceptionnel de la communauté elle-même, spécialement en référence à la vie de chacun de ses membres. Nous avons tous un sens très aigu de notre dignité personnelle, de nos propres besoins et de nos difficultés. Habituellement nous sommes aussi conscients de nos désirs et des chemins qui mènent à leur accomplissement. Chacun de nous est membre d'une communauté et désire jouir de la liberté, accroître cette liberté dont il bénéficie déjà, et l'enrichir de nouveaux espaces. La conscience de ses propres exigences et de celles devant lesquelles se trouve continuellement la communauté entière et la capacité conséquente de les harmoniser sont une clé de croissance de la personne et de la communauté. En fait, ces deux réalités ne peuvent fonctionner normalement l'une sans l'autre ou mises l'une à côté de l'autre, mais elles doivent se compléter. Une exacte compréhension du rôle et de la signification de la communauté, une capacité de saisir son essence, les lois en vigueur en son sein et les obligations de ses membres sont indispensables si nous réfléchissons sur la personne consacrée en tant que membre d'une communauté déterminée, attentive à son propre développement psychologique, intellectuel, affectif et spirituel. Il arrive en fait qu'un religieux/une religieuse se trouve face à une question difficile : la communauté est-elle pour moi une aide ou un obstacle sur le chemin de la perfection ? En quoi peut-elle me soutenir-elle et en quoi me freine-t-elle ? En ai-je vraiment besoin ou vaut-il mieux m'en libérer ? Quel type de fraternité m'aide vraiment ? Ce sont seulement quelques-unes des nombreuses questions

---

\* Traduction d'une conférence donnée le 20 mars 2010 à la Maison Généralice des Frères des Écoles Chrétiennes à Rome pour les formateurs et les membres des Maisons Généralices. Nous avons conservé le caractère oral de cette communication. [NdIR]

qui se posent concernant le rapport entre l'individu et la communauté dans la vie religieuse.

## Contenance

Comment faut-il se tenir avec le Maître ?

Le frère demanda : « Père, que faut-il donc faire pour être capable de s'appliquer continuellement à Dieu ? »

Le vieillard répondit : « Il est impossible à un esprit de s'appliquer parfaitement à Dieu à moins de posséder ces trois vertus : la charité, la continence et la prière. La charité dompte la colère, la continence éteint la concupiscence, la prière détache l'esprit de toute pensée et le présente dans sa nudité à Dieu lui-même. Ces trois vertus renferment donc toutes les vertus. Et sans elles, l'esprit ne peut s'appliquer à Dieu. »

[...]

Le frère dit : « Père, je t'en prie, enseigne-moi comment la prière détache l'esprit de toute pensée. »

Le vieillard répondit : « Les pensées se rapportent aux objets extérieurs. De ces objets, les uns sont perçus par les sens, les autres par l'esprit. Quand donc l'esprit s'attarde parmi les objets, il s'emplit de pensées qui s'y rapportent. La grâce de la prière, elle, unit l'esprit à Dieu, et, par là même, le retire de toute autre pensée. L'esprit, s'entretenant alors avec Dieu, dans sa nudité, devient déiforme. Devenu tel, il demande à Dieu ce qui est convenable et ne manque jamais d'être exaucé. C'est pourquoi l'Apôtre ordonne de prier *sans cesse* (cf. 1 Th 5, 17), afin qu'unissant sans défaillance notre esprit à Dieu, nous puissions peu à peu briser nos attaches passionnées aux choses matérielles<sup>1</sup>. »

Le dialogue présenté par Maxime le Confesseur intervient entre le « frère » et « le vieillard », entre le disciple et le maître, le fils et le père. Aujourd'hui, nous rencontrons très difficilement une telle façon de dialoguer, parce que la disparition de la personne et de l'autorité du père est une des caractéristiques de notre temps. La culture post-moderne a abandonné la figure du père, l'a intentionnellement rejetée, faisant ainsi pratiquement disparaître la différence entre disciple et maître, entre fils et père. L'impression qu'on a, dans notre culture, est d'avoir devant soi un grand terrain de jeux sur lequel s'amuse un tas d'enfants qui ne veulent pas que les parents s'occupent d'eux et d'autant moins qu'ils leur reprocheraient leurs comportements inconvenants, incorrects ou même méchants.

<sup>1</sup> MAXIME LE CONFESSEUR, *La vie ascétique* (Liber asceticus), § 19 et 24 ; (cf. *L'Évangile au désert*, Paris, Cerf, 1965 – rééd. Ymca-Press 1985 –, p. 172 ... 174).

## Le désir d'avoir de la valeur

En regardant la culture post-moderne, on a l'impression que Dieu a cessé de parler. Sa voix est difficilement reconnaissable pour l'homme d'aujourd'hui, ou même parfaitement méconnaissable. De plus, celle-ci est étouffée par le vacarme du monde, par l'intensité de tant de lumières artificielles, par la confusion des idées et par la « liquidation » générale des valeurs, qui jadis venaient de Dieu seul. Le monde semble être un désert privé d'indications, sans route et sans oasis où trouver un peu d'eau fraîche.

L'autorité du père et le visage de la mère disparaissent de notre culture avec une rapidité effrayante. Refusant l'unique Guide divin, le monde en propose en échange beaucoup qui n'ont aucune valeur. Nous sommes donc en train d'assister à un phénomène de « pères » et « mères » multiples. Pratiquement tous veulent être l'unique point de référence pour les autres, le seul guide vers le vrai bonheur. Et c'est justement en abolissant toute autorité que tous veulent acquérir l'autorité. Au moment où la figure du Maître divin est étouffée, chacun pratiquement veut jouer au maître, établir les lois, juger et enseigner. C'est un phénomène désormais très répandu dans la culture d'aujourd'hui et qui touche aussi, plus ou moins intensément, la personne consacrée. C'est pourquoi il est important que celle-ci n'oublie pas cette tentation qui vient du monde où elle vit et auquel elle doit porter le message vivant et beau de Jésus-Christ, Maître unique. « Beau » signifie harmonieux, c'est-à-dire capable d'intégrer l'âme et le corps, l'intellect et la volonté, les paroles et les actes, lesquels deviennent l'attitude de la vie, quelque chose de naturel et – pour cela même – de beau. Le cœur d'un religieux/d'une religieuse doit pouvoir rester en paix face à ces tentations, parce qu'elles constituent seulement un aspect de la kénose, une des formes variées, utilisées par Jésus lui-même, pour aider l'âme à être vigilante et prudente et à chercher une amitié toujours plus intense avec lui. La peur qui assaille l'âme dans ces situations, la crainte pour maintenir la fidélité et l'amour et voir l'heure à laquelle l'Époux arrive, notre lampe allumée, est une bénédiction – elle génère en effet le profond besoin de resserrer toujours plus l'amitié avec Jésus, elle pousse à une ouverture toujours plus grande à celui qui vient à moi et désire être écouté et accueilli. Ce lien étroit avec Dieu me permet de me concentrer surtout sur lui et d'abandonner mon *moi* égoïste, mon amour-propre qui me tente continuellement et m'éloigne de celui qui est Amour, l'Amour auquel s'oppose le mensonge des choses éphémères et de la « double vie ». Au fur et à mesure que grandit cette « assimilation » à Dieu

et que s'approfondit ma vie dans l'amitié avec lui, Maître unique, disparaît aussi la tendance aux préoccupations excessives.

### **Comment considérer l'importance et la dignité des autres ?**

Nous sommes témoins d'une forte tension entre l'individu et la communauté, entre l'individualité et la collectivité. Le « marché » révèle une tendance forte et croissante à se focaliser exclusivement sur l'individu. On fait tout pour le conquérir, pour s'approprier ses désirs, ses objectifs, ses intentions, pour en faire un consommateur passif des produits qu'on lui offre. Pour ces motifs et pour d'autres, la modernité ne laisse pas beaucoup d'espace à la communauté. Pourquoi ? C'est une catégorie assez anonyme, avec laquelle il est plus difficile de communiquer en vue d'un éventuel gain commercial. Il est plus difficile en effet de proposer à une collectivité une chose concrète à vendre, parce que ses besoins sont aussi variés et divers que ses membres. Il est beaucoup plus facile de « tenter » un consommateur particulier et de le persuader d'adopter ses produits.

Ce conflit paradoxal entre le particulier et la collectivité est expérimenté de multiples façons dans la vie religieuse, à plus ou moins bon escient et souvent sans du tout en être conscient. Nous ne nous en rendons pas compte et donc nous le dépassons sans lui donner sa juste importance. Entre-temps il a une influence qui n'est pas sans conséquence sur les dynamiques dans la communauté. Nous pouvons prendre comme exemple le fait que bien souvent nous ne nous rendons même pas compte du besoin d'être considéré et apprécié et, en revanche, nous nous engageons de façon à ce que notre avis soit le plus important et soit accueilli par tous. Au fond je désire que ma proposition ne soit pas seulement une pure hypothèse ou une opinion quelconque, comme celles exprimées par toutes les personnes qui font partie de la communauté, mais qu'elle soit une proposition unique et exceptionnelle. Et ces types de prétentions nous semblent même une chose parfaitement naturelle.

Un des conflits les plus fréquents dans une communauté est justement cette volonté égoïste de chercher son propre bien-être au détriment du bien des autres. Une violence inconsciente touchant à l'équilibre entre l'individu et la communauté nuit à l'harmonie entre tous. Il est donc important de prendre conscience de l'avidité, toujours aux aguets en moi, d'être dans la communauté le seul modèle à imiter. Il peut arriver que ces désirs ne soient pas clairement reconnaissables, mais ils restent toujours vivants même s'ils semblent assoupis. En

fait, ils s'éveillent facilement et s'emparent de la personne, en la faisant vouloir être exceptionnelle, unique, « sainte », mais pas à la mesure de Dieu.

### **L'individualité dans le réseau de rapports**

Quand j'embrasse la vie religieuse, je décide en même temps d'être continuateur du charisme, qui a formé la vie de milliers d'autres personnes qui en vivaient avant moi et qui formera celles qui viendront après moi. Je prends sur mes épaules l'engagement d'une réalisation la plus fidèle possible de cette mission à laquelle sont appelés aussi les autres membres de ma communauté. Et malgré mon caractère, mon tempérament, mon origine et mon passé différent, et malgré tant d'autres différences, je décide librement d'intégrer le plus possible le charisme de ma communauté. Il n'est pas nécessaire de souligner que c'est un devoir important, et en même temps ardu à réaliser. Nous ne nous arrêtons pas à dresser la liste des difficultés qui ressortent, parce qu'elles sont nombreuses et les énumérer prendrait trop de temps et d'espace. Je voudrais seulement mettre en évidence que la personne qui a une vie intérieure profonde, qui désire vivement se donner toujours plus à Dieu et qui, par conséquent, comprend mieux les besoins quotidiens, pourra beaucoup mieux les déceler.

Je voudrais aborder une autre question. La vie communautaire, si précieuse pour toute forme de vie religieuse, porte avec elle une série de dangers. Un de ceux-ci est la possibilité de réduire, d'aplatir quasiment la richesse du charisme dont on a hérité, dans la dimension tant individuelle qu'institutionnelle-communautaire, au charisme d'un seul individu. Souvent, il s'agit d'une personne au caractère fort, créatif, qui la pose quasi automatiquement en position de leader du groupe et aussi comme modèle à imiter. Cela crée un réel danger d'un aplatissement unilatéral d'une richesse aux multiples dimensions de tant de membres de la communauté, aux exigences qui naissent dans la partie plus faible des frères ou des sœurs d'une communauté donnée, soumise à l'autorité du leader. Cela s'actualise d'autant plus si on se souvient que la forte et attrayante tentation de se conformer au mode de vivre, aux attitudes éthiques et esthétiques, aux choix sociaux et pastoraux, assumés par la majorité, se révèle très actuelle et nécessaire. Et cela exige de repenser continuellement aux besoins et devoirs de la communauté dans le contexte de la situation externe qui change. Si je commence le processus d'entrée dans une communauté dans laquelle il y a une même façon pour tous de se vêtir, de se déplacer, de s'agenouiller du même genou, où il y a un

même horaire de journée, où on se lève et se couche à la même heure et où est proposée la même façon de vivre une retraite, il peut survenir une peur que, en vivant dans cette communauté, je perde mon unicité, mon charisme personnel, ce que le Seigneur m'a donné et que j'ai élaboré avec l'aide de sa grâce.

Au contraire, tout membre de la fraternité, surtout en ces temps-ci, porte un fort besoin d'être quelqu'un d'unique, d'irremplaçable, que ce soit dans sa façon de vivre le don de sa vocation, ou dans la tâche apostolique qui lui est confiée. Parfois, on remarque un comportement du genre : « Moi je ne veux pas répéter ce que les autres font. Je veux être original dans ma façon de me poser, je veux faire voir que je suis capable d'autre chose. Je ne veux pas être répétitif ! Si les autres font comme ceci, je peux faire comme cela. » Mais quand quelqu'un demande : « Pourquoi l'as-tu fait de cette autre façon ? », il entend souvent comme réponse : « Je voulais faire ainsi pour faire percevoir ma personnalité. Je veux être important, être quelqu'un. »

On parle beaucoup aujourd'hui de la signification et de la valeur de la vie commune, des rapports à l'intérieur de la communauté et de ses devoirs. Et c'est très important. Mais d'autre part on oublie souvent le fort besoin de chaque membre, de vivre sa vie d'une façon particulière, différente de celle des autres. Il faut voir et apprécier la tension naturelle entre la collectivité et le singulier, parce que celui-ci n'est pas nécessairement négatif et destructeur, mais peut avoir une force créatrice. Il nous revient de vivre correctement cette tension et son explication dans la perspective des objectifs à large spectre. Donc ce qui imprègne la vie communautaire et son unité, c'est l'amour.

### **Être exceptionnel ou se contenter de la banalité ?**

En ces temps-ci, nous observons un phénomène paradoxal de la culture. L'homme qui a perdu beaucoup de son unicité veut toujours être *considéré*. Ce besoin est naturel et par conséquent aussi intense. Pourtant, dans le contexte des comportements dominants dans la culture d'aujourd'hui, une telle attitude semble étrange. D'une part, la conviction se répand que rien n'a vraiment de valeur, parce que tout passe, c'est pourquoi seul importe le présent dont on tire profit, qui donne une sensation de plaisir, et d'autre part nous voyons une chose exactement opposée, c'est-à-dire l'exigence de rester, d'être *exceptionnel*, irremplaçable, unique.

Ce phénomène, très répandu, touche aussi la personne consacrée. En moi aussi il y a un désir vif et intense d'être apprécié par le

milieu, respecté et confirmé dans mon caractère exceptionnel. Nous aussi nous portons en nous ces nostalgies, peut-être pas toujours pleinement formulées, mais demeurant dans l'inconscient, comme habitant notre cœur. Nous nous rendons souvent compte que nous tenons à recevoir un compliment, ou une marque d'appréciation ou d'estime. Comment harmoniser ces tendances opposées ? Comment introduire l'harmonie dans la communauté ? Que faire pour que ces tendances contrastées ne détruisent pas la communauté mais aident chaque membre et toute la communauté à grandir ?

### **L'autre : obstacle ou aide ?**

Je porte naturellement en mon cœur le désir d'être exceptionnel, unique, inimitable, mais tout ne finit pas là. Je ne me contente pas de la conviction d'être le meilleur, le plus capable ou le plus heureux. Par exemple : le seul désir d'aller sur la lune ne m'apporte rien ; c'est seulement quand je m'installe dans la navette spatiale et que j'entreprends le voyage vers la lune, que le désir s'accomplit. Cela se passe également dans le cas que nous avons analysé. La soif d'avoir de l'importance, tout en étant déjà considérable en elle-même, ne se réalise pourtant pas toute seule. Pour qu'elle se réalise, j'ai besoin de *l'autre*. En fait, seul celui qui est à mes côtés, et donc différent de moi, peut prononcer les paroles magiques : « Tu es vraiment merveilleux ! Tu es exceptionnel ! » Le prochain est indispensable, pour que je puisse être confirmé dans mes opinions positives, mais aussi pour me faire découvrir finalement qui *je ne suis pas*. Un autre à mes côtés avec qui je partage la vie, les buts, me donne l'occasion de *me faire voir* dans toute mon authenticité, dans toute ma vérité, sans déguisement. Seule une autre personne peut renforcer mon unicité, me confirmer dans mon identité ou éveiller les énergies qui sont en moi, pour que je puisse devenir davantage, pour que je vainque mes faiblesses, me libère de mes illusions négatives et commence à travailler sur moi-même et prenne le large dans la perfection. Ici aussi nous trouvons une situation très curieuse. En regardant du point de vue psychologique et culturel, nous sommes témoins d'une tendance continue à l'égoïsme, à mettre mon *je* en premier lieu, comme la seule chose importante et objectivement positive. D'autre part apparaît le besoin de l'autre, qui peut me confirmer dans mon originalité. Et même si je ne suis pas condamné à l'autre, sans son aide je ne suis pas authentiquement moi-même, il manque quelque chose à mon *ego*. Ce n'est que dans la relation *je-tu* que je peux découvrir en plénitude qui je suis (ou qui je ne suis pas). Ces deux aspects : le désir d'être exceptionnel et le besoin de l'autre, ont un rôle fondamental dans ma vie

comme dans la vie de la communauté, ils sont la mesure de la santé des relations dans la communauté.

Et ici se pose une question importante, qui touche directement la vie individuelle et collective : ma croissance personnelle et spirituelle comme celle de tous les membres de ma fraternité. En effet si je désire ardemment être considéré, apprécié, celui qui vit à côté de moi a aussi ces exigences. Se pose alors la question : qui doit le faire ? Qui doit me témoigner de l'estime ? Qui doit m'apprécier ? Mon désir doit être accueilli par quelqu'un, quelqu'un doit venir à ma rencontre et le voir, mais qui ? En tout cas apparaît le caractère indispensable de l'autre – frère ou sœur. Nous pouvons appeler cet aspect de la vie communautaire du nom d'intersubjectivité.

### **L'intersubjectivité ou la nécessité du dialogue avec l'autre**

L'intersubjectivité est l'art de l'interaction entre les personnes et en même temps la conscience de la nécessité de mener un intense dialogue *je-tu*. Ce rapport influence fondamentalement ma vie psychique, spirituelle, religieuse et culturelle. Je sens plus ou moins consciemment l'exigence naturelle de la présence de quelqu'un à mes côtés. L'ouverture à l'autre m'est inhérente, depuis le moment de la création, parce que je suis appelé en tant qu'image de Dieu un et trine. Par conséquent sa créature porte en elle le désir de socialiser, une tendance indispensable à l'ouverture, à entrer dans un dialogue intime avec l'autre. Et cela non seulement dans la situation où l'on expérimente la cordialité de l'autre, mais toujours, même quand le dialogue semble problématique à construire, quand il vacille et nous fait souffrir.

On peut affirmer que l'autre est toujours pour moi une bénédiction. Même quand il peut sembler un poids, un obstacle, une cause de souffrance ou de difficulté, même quand les conversations sont douloureuses. Même alors le dialogue est indispensable. En fait, il peut arriver que ce soit seulement dans les situations difficiles que je commence à découvrir le vrai trésor de sa présence, que se présente clairement la vérité sur mon *je*. Même si dans les moments de conflits il m'arrive de me lamenter et d'exprimer mon regret de la présence de telle personne et de chercher à l'exclure du cercle de mes amis, de ma communauté, ma vision change diamétralement quand je vais mieux. Je remarque en fait que sa présence était importante, qu'elle m'aidait à découvrir certains aspects de ma personnalité que je n'aurais jamais été en mesure de découvrir sans son aide. Il apparaît ainsi clairement que cet autre, ennuyeux, peut-être justement par le fait de

m'êtré désagréable m'a rendu plus créatif, me permettant de découvrir en moi de nouvelles forces et potentialités. Je ne peux pas manger toujours et seulement du miel, quelquefois je dois prendre aussi un peu de poivre, qui en ce cas peut être justement ce frère, cette sœur. Sa présence constitue une aide importante pour mon bon développement psychique et spirituel. Sans sa contribution « piquante », je n'aurais jamais pu découvrir certaines parties de moi, elles me seraient restées cachées. Ainsi cette personne « peu commode » est une occasion de connaître mon caractère. Elle m'aide à mieux percevoir ma façon de réagir aux difficultés et blessures, aux étrangers et aux amis. Si je sais vivre les souffrances d'une façon juste, mature et consciente, dans l'optique de la foi, celles-ci me rendent plus résistant aux autres douleurs. J'en sors plus sage, avec plus d'expérience, préparé à d'autres éventualités pas toujours agréables. On peut dire que, comme la nécessité est la mère des inventions, de même la maladie est mère de nouveaux remèdes. À l'heure de l'épreuve, je ne peux oublier la foi, à travers laquelle le Christ devient présent dans ma vie et souffre avec moi, se solidarisant avec mes difficultés, déjà rachetées par lui sur la croix. Il veut me former à sa ressemblance, me donnant souvent le remède amer qu'est la grâce d'un frère difficile, pour pouvoir percevoir encore plus fortement sa présence dans ma vie.

### **Le sanctifiant dialogue je-tu**

Il faut souligner avec insistance que, indépendamment du caractère facile ou difficile de l'autre, sa présence a une valeur irremplaçable dans ma vie. Même s'il y a des litiges, si apparaissent la tension et le conflit, à la fin pour ceux qui cherchent Dieu par-dessus tout, cela ne porte que des fruits positifs. Ce prétendu dialogue problématique met en évidence mes faiblesses, blessures cachées et défauts, mes lacunes dans la croissance, peut-être aussi mon immaturité et mon égoïsme. Sans cette aide, je ne serais jamais en mesure de découvrir tout cela et d'aller à la recherche de la sainteté. Seule la confrontation réveille en moi les forces assoupies, me rappelant les désirs de perfection qui sont en moi. Même dans la souffrance causée par l'autre, il vaut la peine de se souvenir qu'on ne peut pas se sanctifier tout seul. Et même si l'on considère distinctement chaque cas de sainteté, nous savons bien que la communauté et la présence des autres étaient nécessaires à sa réalisation. C'est pourquoi on demande aux membres de la communauté leur avis, leur opinion sur le candidat. Ma perfection se consume dans la communauté comme le charbon dans le poêle. Qu'est-ce que la sainteté sinon la manière juste, évangélique, d'aller à

la rencontre des autres, une manière biblique d'entrer en relation avec ceux qui m'entourent, avec lesquels je partage mon quotidien ? De cette façon, l'intersubjectivité, dont nous avons parlé, devient le premier élément constructif de la communauté.

### **La communauté détermine mon identité**

Dans la relation à l'autre, même si elle est difficile, je peux finalement découvrir qui je suis. Dans cette phase de mes efforts à son égard, mon frère ou ma sœur, est pour moi une aide particulière. Ils sont indispensables dans le lent et fatigant processus de découverte de mon unicité, de ma vocation et des devoirs que le Créateur m'a confiés. Comme un enfant forme son identité dans la relation intime avec son père et sa mère, de même les adultes le font dans la communauté plus large.

La fraternité est un don particulier. Elle l'est aussi quand, en son sein, tous ne sont pas *happy*, quand il y a des tensions, des difficultés ou quand quelque chose commence à tomber en ruine. Ces situations permettent à la communauté et à chacun de ses membres de se découvrir en vérité. Ainsi tous prennent-ils conscience de ce qu'ils sont vraiment et de ce qu'ils devraient devenir, de ce sur quoi il y a encore à travailler. De cette façon, mon frère, ma sœur deviennent un bon stimulant sur ma route vers la perfection, vers la pleine découverte de ma richesse intérieure, pour devenir vraiment ce que Dieu veut que je sois. De cela, la lecture du livre de la Genèse, spécialement l'histoire de nos premiers parents Adam et Ève, nous apporte confirmation. En effet, leur intersubjectivité ne détruisait pas la richesse de leur personnalité. Leur individualité et leur unicité authentiques ne se sont révélées que dans leur rencontre : « À ce coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair » (Gn 2, 23), s'exclama Adam en voyant Ève, que le Créateur lui amenait. Ce n'est que dans la relation plus large au *tu* que mon *je* est en mesure de vivre sa propre singularité, sa pleine identité. Indépendamment du fait qu'il soit pour moi commode ou incommode, agréable ou fatigant, ami ou ennemi, seul l'autre peut répondre affirmativement à mon désir d'être unique et exceptionnel. De cette façon, l'intersubjectivité devient ouverture à tous ceux que Dieu met à mes côtés, capacité de les voir dans l'optique du don de Dieu et comme un élément pour construire la communauté.

### **L'affirmation de l'autre : pont entre l'intersubjectivité et l'unicité**

Le troisième élément important pour l'harmonie de la communauté est sans aucun doute l'affirmation de l'autre. Cette dimension

est importante, particulièrement peut-être dans une communauté religieuse, qui a parfois tendance à la renvoyer à un « après » indéterminé. Beaucoup de religieux pensent que, comme Dieu voit tout et récompense ceux qui font le bien, il n'est pas nécessaire, ni même conseillé de faire ressortir leurs mérites. Dieu le fera certainement dans l'éternité, mais il nous a créés à son image et à sa ressemblance pour que déjà en cette vie nous sachions et voulions anticiper la joie éternelle, pour que nous exprimions aux autres notre gratitude pour le bien qu'ils accomplissent et cela à notre humaine façon, laissant Dieu le faire à sa façon. Il faut alors souvent considérer ce qu'est l'affirmation de l'autre et son rôle dans notre vie.

La personne, nous l'avons déjà dit, vit une espèce de paradoxe. D'une part, elle sent qu'elle est absolument unique, dotée de richesses et de désirs nombreux qui dynamisent sa vie spirituelle et intellectuelle et d'autre part au fur et à mesure que le temps passe, elle prend conscience qu'elle ne peut se libérer de l'autre, qu'elle en a besoin même quand l'autre est peu commode et fait souffrir. Comment se comporter alors ? Une aide pour sortir de pareille situation est cette affirmation-reconnaissance de l'autre sans laquelle les deux routes seraient parallèles et ne pourraient pas se croiser. Pareille affirmation devient ainsi une espèce de pont construit au-dessus du précipice entre les deux extrémités : son égoïsme avec sa tendance à vouloir être exceptionnel et la présence de l'autre, vue comme obstacle sur le chemin du bonheur personnel. Alors ce pont relie l'intersubjectivité et l'unicité. Dans ma vie, je dois trouver une façon harmonieuse de vivre de manière équilibrée cette diversité de mes attitudes intérieures. Les éventuelles difficultés en cette matière peuvent en fait engendrer des troubles de la personnalité. Si je me consacre entièrement à l'autre, oubliant même ce qui m'est propre, il y a un sérieux danger de perdre mon identité, de perdre l'identité que Dieu m'a donnée. La communauté est alors privée de ma richesse individuelle. Si au contraire je commence à souligner uniquement mon caractère exceptionnel et que je néglige la présence des autres, alors la communauté n'en a plus que le nom, parce qu'elle devient un groupe d'individualistes, un ensemble libre d'atomes humains, qui se heurtent seulement les uns aux autres, mais n'interagissent pas entre eux. L'expression de l'estime, cette forme intermédiaire qui relie les deux dimensions, est une façon visible de « remarquer » la présence d'un frère, d'une sœur et son influence positive sur ma vie.

Comme religieux/religieuse, vivant dans la grisaille du quotidien, des devoirs et des problèmes, mais qui cherche à faire grandir sa vocation à l'amitié avec Dieu, dans le climat de nihilisme omniprésent, je

porte en moi une vive nostalgie d'une âme-sœur, un besoin d'être important à ses yeux, de trouver l'affirmation de ce que je suis et voudrais être. J'en ai d'autant plus besoin de la part de personnes qui partagent le même chemin de vie que mes choix de vie ont moins de signification pour la culture moderne.

D'habitude, je fais un travail normal, régulier, dont on ne parle pas en premières pages des journaux ni dans les programmes télévisés aux heures de pointe. Je me sacrifie, mais personne ou très peu de personnes le voient, je me consume mais personne ne voit le feu. J'expérimente donc une espèce de kénose, qui peut être très douloureuse. Je suis tenté d'abandonner la route empruntée, de me rebeller contre la forme de vie vécue jusqu'ici, de sortir du désert de la solitude et de retourner dans le monde des rencontres, des tapis rouges etc. Catherine de Hueck Doherty<sup>2</sup> avait raison quand elle disait que « la kénose demande une sorte de mort et cette mort attirera les attaques de la part de l'ennemi, de Satan. Mais elle entraînera toujours de nouvelles grâces », de nouvelles forces et de la joie, car Dieu ne se laisse jamais vaincre en bonté.

### **Le mot magique : « merci »**

Une des formes matérielles d'exprimer la gratitude est le simple mot « merci », tout petit, et pourtant si significatif, même s'il est trop rarement prononcé. En lui s'exprime pleinement l'estime que j'ai envers l'autre, la gratitude pour sa présence à côté de moi et pour ce qu'il fait. C'est comme le soleil dans la grisaille du jour. Le « merci » sous-entend l'oubli de soi et l'ouverture à l'autre. Je me dépouille, je passe dans l'ombre, pour que l'autre, qui est destinataire de ma gratitude, puisse resplendir encore plus, pour qu'il trouve sa dignité dans la routine des événements et peut-être aussi dans la souffrance, dans les difficultés qui marquent sa vie. Dans nos communautés religieuses nous connaissons la pratique du chapitre des coupes, mais un chapitre de gratitude ne serait-il pas tout aussi important ?

Il faut remercier l'autre parce qu'il existe et qu'il est ainsi et pas autrement, pour tout ce qu'il fait et pour quoi il se donne du mal, pour les efforts qu'il entreprend en vue de sa croissance et de celle de toute la communauté, pour sa patience à supporter tant de malaises, de souffrances ou de maladies, et les nombreux désagréments de la vie commune. Il faut le remercier pour la patience et le courage que me donne le fait de le voir. Pour sa capacité à bien user du temps et

---

<sup>2</sup> Catherine DE HUECK DOHERTY, *Poustinia ou le désert au cœur des villes*, Cerf, Paris 1976, p. 135.

pour sa promptitude à écouter quand je parle. Il faut encore le remercier pour tant d'autres attitudes et œuvres sans lesquelles ma vie serait beaucoup plus pauvre et le monde moins riche.

Comme nous avons besoin dans nos communautés du mot « merci » ! Comme une baguette magique, il ouvre les portes des cœurs apparemment fermés. Je cherche donc à être vigilant à exprimer à mon frère/à ma sœur l'estime pour ce qu'il/elle fait et est, pour le don de sa vie. Je le remercie de vouloir être là avec moi. Et même s'il n'est pas pleinement « pour moi » et qu'il provoque de la douleur, le seul fait d'être avec moi, de participer à ma vocation, et le chemin parcouru ensemble sont une occasion de lui être reconnaissant, d'exprimer l'estime pour sa contribution à la communauté. Je le remercie aussi de me considérer comme un partenaire, frère ou sœur, qui voit ma dignité, ma présence. Je lui suis d'autant plus reconnaissant quand il a vu que je suis surchargé de travail, qu'il n'a pas ignoré que j'ai des problèmes que je porte dans mon cœur, qu'il reste sensible à ma souffrance et à ma douleur. Je le remercie aussi parce qu'il m'accueille comme je suis. Mais il doit aussi y avoir un retour, c'est-à-dire sa gratitude à mon égard. On ne peut pas attendre la bonté, la courtoisie des autres sans rendre la pareille. Le bien se multiplie en faisant le bien.

### **Le sentiment de gratitude**

Le quatrième élément, également important dans la vie communautaire, est la gratitude. L'affirmation de l'autre et l'appréciation ne peuvent pas se réduire à l'esprit. De ma part, mentalement je peux seulement dire qu'il vaut la peine d'exprimer l'estime, qu'il convient de souligner sa contribution, de l'apprécier pour quelque chose, alors que le sentiment va plus loin, embrassant les horizons beaucoup plus larges de la vie de la personne. Le sentiment de gratitude montre que je suis capable d'exprimer mes émotions, mon amour et disposé à le faire même quand l'autre ne le mérite pas ou pas encore. C'est ainsi que Jésus-Christ se comporte à notre égard et il nous encourage à l'imiter.

Quand il leur eut lavé les pieds, qu'il eut repris ses vêtements et se fut remis à table, il leur dit : Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous. En vérité, en vérité, je vous le dis, l'esclave n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie (Jn 13, 12-16).

La vie communautaire ne peut se baser uniquement sur la raison, sur la logique des événements et le calcul mathématique : si cela convient, si cela vaut la peine, si l'expression de gratitude peut m'apporter un profit... Elle va en effet bien au-delà des mécanismes d'une simple opération mathématique qui additionne les comportements positifs et négatifs d'une personne de la communauté pour vérifier si elle mérite la gratitude ou plutôt la réprobation ou peut-être s'il vaut mieux simplement se taire. Le sentiment de gratitude va bien au-delà des suggestions froides et calculées de l'esprit.

### **Le sens d'appartenance**

Grâce au sentiment de gratitude se développe un sens de l'appartenance à la même communauté de frères ou de sœurs, à la même famille. Les bons parents remercient leur fils déjà pour le seul fait d'être leur fils et non parce qu'il fait quelque chose d'exceptionnel (certes, dans ce cas aussi ils le remercient). Ils ne s'approchent pas de lui avec un calcul qui fait voir les intérêts cachés derrière le sentiment de reconnaissance. Malheureusement, tous les parents ne font pas ainsi. Beaucoup ne les imitent pas et utilisent dans la croissance de leurs fils la méthode du donnant-donnant : « Si tu fais tes devoirs, tu pourras regarder le film » ; « si tu rapportes une bonne note, on t'achète un ordinateur », etc. C'est une sorte d'« intéressement » négatif qui ne fait pas grandir, mais met sous pression, ne permet pas d'établir un rapport d'amitié, mais seulement le dialogue des intérêts. De cette façon, nous ne créons pas les relations familiales, communautaires, ni le sens de l'appartenance à la communauté, qui est si important dans la vraie maturation.

La vie religieuse, si elle est vécue en plénitude, ne vient pas d'un calcul. Il ne devrait y avoir personne qui vienne dans une communauté en attendant des avantages, matériels ou spirituels. Cela pourrait signifier que la personne n'a pas du tout la vocation à l'union à Dieu, mais seulement un désir superficiel d'« utiliser » les biens mis en place par une communauté de témoins du Christ. La vie religieuse est vécue authentiquement à travers le sens d'appartenance à la communauté dont je suis membre. Mais cette appartenance requiert un fort sentiment de gratitude pour le fait d'y avoir été accueilli et de pouvoir y rester. Même si un frère ou une sœur ou une communauté donnée dans un lieu ou un autre en ce moment ne répond pas à mes nécessités, je ne peux pas juger tout l'Ordre en regardant à travers les lunettes d'une personne difficile. J'ai en effet un vif sens d'appartenance à la communauté en elle-même, qui est plus riche, plus grande que ses membres « malades ».

Plus mon sentiment de gratitude à l'égard du charisme vécu dans la communauté religieuse est intense, plus mon sens d'appartenance à elle se développe. Plus mon sens d'appartenance est intense, plus je suis reconnaissant. Et malgré les obstacles que je rencontre ou les tensions dans les rapports avec les autres membres de la communauté, malgré la souffrance ou autres désagréments, je n'abandonnerai pas la charrue et je ne retournerai pas en arrière. Dans la croix qui me touche j'expérimente encore plus la présence du Dieu miséricordieux, qui fait ainsi de moi son fils préféré. Généralement, le sens d'appartenance m'ouvre à mes frères et sœurs que je ne connais pas encore, aux membres des fraternités de mon Ordre dispersés dans le monde, avec qui je crée des liens d'amitié et de fraternité. Il m'ouvre aussi à ceux qui viendront encore et pour qui je prie dès aujourd'hui, demandant le don de nouvelles vocations.

*Convento S. Massimiliano  
M. Kolbe  
Via di San Teodoro, 42  
I – 00186 Roma*

Zdzisław Józef KIJAS, ofm conv